

Le conflit planétaire

Première partie

La menace et l'invasion (1920/1940)



Jean-Claude GUIBOREL

www.alterpublishing.com

Le conflit planétaire

I

La menace et l'invasion (1920 – 1940)

Jean-Claude Guiborel

Roman

www.alterpublishing.com

NOTE de L'AUTEUR

Ce livre est un roman cheminant
au gré du 20^e siècle. Les dates et personnages
historiques sont authentiques.

Couverture : Charles de Gaulle et Adolf Hitler.

DU MEME AUTEUR

« D'Amour et d'humour, poèmes de nos jours » (2001).

Amours et destins (roman – mai 2004).

Les Chevaliers du Mont (roman hist. – déc. 2004).

Le Règne de la Salamandre (roman hist. – sept. 2005).

Le Pouvoir des Passions (roman hist. – juin 2006).

De Guerre, d'Amour et de Gloire (2007/2008) – La Trilogie
(* Les hommes du mas – ** Le Roi juste et le cardinal –
***Sous le Règne du Roi Soleil).

Louis XV – Le Secret du Roi (mai 2009).

Les lumières et la tourmente (novembre 2009).

L'Aigle et l'Empire (mai 2010).

François Vidocq – Une vie, deux destins (mars 2011).

Eugénie et le dernier Empire (mars 2012).

La Grande Guerre

[1^{ère} partie : Mata Hari, la courtisane \(mars 2013\)](#)

[2^e partie : Un ciel d'espérance \(fév. 2014\)](#)

Table des matières

PROLOGUE 5

PREMIERE PARTIE DES RIRES et DES LARMES

CHAPITRE PREMIER LES ANNEES FOLLES

CHAPITRE II L’AFFAIRE LANDRU

CHAPITRE III LE PUTSCH DE MUNICH

CHAPITRE IV LE PROCES et les

CONSEQUENCES

CHAPITRE V LES ANNEES de CROISSANCE

CHAPITRE VI LA GRANDE DEPRESSION

DEUXIEME PARTIE L’ESCALADE et LA MENACE

CHAPITRE PREMIER PROPAGANDE ET IDEES
DU FUHRER

CHAPITRE II 1933/1934 - DEUX ANNEES DE
TENSIONS

CHAPITRE III LA NUIT DES LONGS COUTEAUX

CHAPITRE IV LE TEMPS DES ASSASSINS

CHAPITRE V LE TRIOMPHE DU FÜHRER

TROISIEME PARTIE LES GRANDES

MANOEUVRES

CHAPITRE PREMIER LE FRONT POPULAIRE

CHAPITRE II LA CRISE EUROPEENNE

CHAPITRE III LE DEPLOIEMENT ALLEMAND

CHAPITRE IV L’INVASION

CHAPITRE V DEBACLE et RESISTANCE

DUNKERQUOISE

EPILOGUE

NOTE DE L’AUTEUR HOMMAGE à André

DAGUESSEAU - poète/écrivain

AVANT QU’IL NE SOIT TROP TARD...

A VOUS, POLITICIENS!

BIBLIOGRAPHIE

PROLOGUE

Le ciel d'un bleu éclatant laisse apparaître çà et là quelques nuages moutonneux, immobiles dans le paysage de la côte cancalaise. Il fait doux en ce mois de mai 1920 et les quelques touristes se laissent aller au farniente, le corps légèrement assoupi en cette fin d'après-midi. Sur la plage, près des vaguelettes en marée basse, un couple est allongé sous un parasol, les enfants sont près d'eux, actifs et plongés dans une occupation qu'ils espèrent aller à son terme.

L'homme les contemple, sa compagne est légèrement endormie, le visage posé sur sa cuisse. Le silence de la mer est seulement troublé par les exclamations de Margot et Rémi, les bâtisseurs du château de sable. Hugues de Couesnon sourit, amusé par les enfants ; Margot a fêté ses 5 ans et Rémi, sa quatrième année, heureux de profiter en cette période de quelques jours de promenade avec les parents.

Hugues se laisse aller, l'esprit rempli de ses souvenirs et des moments terribles de l'année 1918, ses compagnons qui n'ont pas eu le bonheur de revoir leur famille, leurs enfants...

Un mouvement d'Helen, et Hugues porte son regard vers le visage souriant de sa tendre épouse. Ses yeux bleus et sa chevelure blonde ajoutent à son charme britannique. Elle s'étire doucement et pose ses lèvres vers le visage penché sur elle, puis jette un regard vers le duo satisfait, qui danse autour de leur œuvre.

Elle demande, d'une voix douce :

« - Hugues chéri, raconte-moi cette entrevue avec le capitaine De Gaulle.

- C'était avant son départ, fin avril, après sa promotion comme chef de bataillon par intérim et détaché auprès de l'armée polonaise contre les Soviétiques. J'ai pu l'interviewer pour un article dans le Figaro. Il me raconte son moral au plus bas, envoyé d'office début janvier 1919, à un « cours de commandement de compagnie » à Saint-Maixent, lui qui était capitaine au feu à la tête de sa compagnie du 10 février 1915 au 2 mars 1916 !¹ Tu imagines son humeur, il pense même un moment quitter une carrière qu'il juge irrémédiablement comprise.

- Je comprends sa satisfaction pour cette promotion !

- Bien sûr ; il est dans le corps d'armée du général Haller dont le chef d'état-major est le général Massenet. Il se réjouit de la mission qui lui est proposée, très exaltante. Recréée par le traité de Versailles de l'année dernière, la nation polonaise est à rebâtir de toutes pièces, à commencer par son armée repartie de rien et où l'encadrement français doit assurer les états-majors opérationnels, l'instruction et la cohésion du haut en bas. C'est surtout le soutien moral d'une grande armée prestigieuse et victorieuse que les Français vont apporter avec quelques dizaines de chars, quelques batteries d'artillerie et quelques centaines d'instructeurs ou conseillers.

Avant de partir en Pologne, il va former d'abord en France, à Lorrez-le-Bocage, près de Montereau, deux cents officiers venus de France, d'Allemagne, d'Autriche, et même de Russie...

¹ Voir « [Un ciel d'espérance](#) », paru également chez AlterPublishing.

Deux petites silhouettes surgissent sur eux, et les paroles s'envolent :

- M'man, on s'en va... prononce Margot, puis c'est Rémi qui continue :

- P'pa, j'veux mon vélo !

- Oui, les enfants. Nous dormons ce soir à la maison de Beauvoir, puis nous rentrons sur Paris demain... Nous passerons voir Eric, Fantine et Julien. »

Les enfants sautent en battant des mains, poussant des cris de satisfaction.

Les sacs sont vite faits, et le groupe prend la direction de l'auto toute neuve, une Reo T6, située sur le haut de la route.

*

Nous sommes en juillet 1920. Charles de Gaulle et près de 400 officiers français au rôle consultatif, rattachés aux unités polonaises à différents niveaux, participent aux batailles, aident les Polonais qui combattent les Russes bolchéviques, afin de défendre leur indépendance perdue depuis 1795.

Selon Lénine, la Pologne était un pont pour porter à l'ouest de l'Europe la révolution prolétarienne que l'on croyait déjà voir triompher à Berlin avec le mouvement Spartakiste. La guerre n'était donc pour lui que le prélude à une invasion de l'Europe de l'Ouest par l'Armée rouge. En effet, ses slogans disaient : « *Les valeurs de la révolution doivent être portées par les baïonnettes et la route la plus courte vers Berlin et Paris passe par Varsovie.* »

L'offensive soviétique commence par de grands succès, permise par une importante supériorité numérique ; les Polonais ne cessent de reculer et leur défaite semble inévitable.

Charles de Gaulle participe à une contre-offensive de quatre divisions polonaises contre le commandant russe Boudieonny. Elles se regroupent à Varsovie, résistent d'abord, puis lancent une autre contre-offensive vers le sud, en direction de Brody, pour dégager Lvov puis prise de Perespa, près de Zamosc. Le capitaine français est horrifié de découvrir là deux femmes soldats, parmi les morts russes laissés sur le terrain. Il dira plus tard :

« C'est une lâcheté de la part des hommes d'envoyer des femmes en première ligne. Malheureusement, il faut bien qu'elles participent à la guerre, mais elles ne sont pas faites pour les fonctions combattantes. »

Le 7 août, le corps d'armée polonais commandé par le chef de l'Etat en personne, le maréchal Pilsudski, avance rapidement vers le nord et met les Russes en déroute. Ceux-ci abandonnent définitivement la partie.

La 4^e Armée russe en retraite est détruite à Kolno le 29 août ; 5 autres divisions russes en déroute s'enfuient en Prusse-Orientale, les autres sont repoussées au-delà du Niémen.

Les Polonais ont perdu 4 500 hommes, 22 000 blessés et 10 000 disparus ; ils ont fait 66 000 prisonniers et pris 231 canons. Les Soviétiques ont eu 10 000 morts, 500 disparus et 10 000 blessés.

La bataille de Varsovie peut figurer parmi les batailles qui ont changé le cours de l'Histoire.

Le conflit planétaire

I

La menace et l'invasion (1920 – 1940)

Jean-Claude Guiborel

Roman

www.alterpublishing.com

PREMIERE PARTIE

DES RIRES et DES LARMES



Joséphine Baker

CHAPITRE II

L'AFFAIRE LANDRU

Cette soirée de septembre 1921 se déroule dans une bonne ambiance familiale. Les conversations vont bon train entre les convives rassemblés dans la salle à manger de l'appartement du couple Bonnefont, et de leur fils. Le temps est encore doux en ce début d'automne, la ville de Vincennes où le trio s'est installé est calme, les arbres et les chemins du bois sont situés à quelques centaines de mètres du balcon de l'immeuble.

Helen et Hugues de Couesnon, accompagnés de Rémi et Margot, sont présents. Les enfants sont partis dans une chambre et lisent leurs livres.

Un toast est porté en l'honneur d'Eric qui fête ses vingt-cinq ans ; celui-ci remercie les invités, puis apporte des précisions sur une arrestation et un procès qui va s'ouvrir en novembre.

« - Il est vrai que tu as participé à l'arrestation de ce criminel, les faits ont été établis, questionne Hugues.

- Nous avons reçu des plaintes concordantes des familles de disparues... mais je vais reprendre depuis le début, car c'est un véritable imbroglio.

Et l'officier de la Brigade judiciaire commence un véritable récit policier.

- Henri Désiré Landru est né le 12 avril 1869 à Paris dans le 19^e ; il se marie en 1893 et le couple se retrouve avec quatre enfants. De 1893 à 1900, il pratique une dizaine de métiers et change quinze fois d'employeur.

- Beau palmarès professionnel, note son père.

Eric reprend :

- Allant d'escroqueries en escroqueries, dissimulé sous de faux noms, il est arrêté et fait deux ans de prison en 1904, et 13 mois en 1906. Et après une carambouille...

- Mais qu'est-ce qu'une carambouille, demande Helen ?

- Attendez, chère Helen, je vais vous expliquer !... C'est un achat de garage, revendu aussitôt sans avoir payé le précédent propriétaire. Lors de sa quatrième condamnation, il est déporté au bagne en Guyane. Il s'en échappe et en décembre 1914, il loue une maison à Vernouillet ; plusieurs disparitions sont signalées à cette époque, les rapports ont été vérifiés. Il se faisait passer pour un homme veuf, esseulé et disposant d'une certaine aisance, entreprenait de séduire des femmes seules et riches. C'était un beau parleur, d'âge mûr, au physique classique et aux identités multiples.

A partir de 1915, simulant une prospérité qui n'était que de façade, il leur faisait miroiter le mariage et, à cette fin, les invitait à séjourner brièvement dans une villa isolée qu'il louait à Gambais, en Seine-et-Oise.

- Et son épouse ne s'apercevait pas de sa double vie ?, fait remarquer Hugues.

- On en saura plus au moment du procès. Donc, à force d'éloquence, il parvenait à faire signer à ses victimes une procuration, lui permettant ensuite de faire main-basse sur leurs comptes bancaires. Il ne lui restait plus qu'à étrangler ces dames imprudentes, puis à faire disparaître les corps en les brûlant dans le fourneau de la villa ; bien qu'étant assez

isolée, la maison était suffisamment proche des autres habitations pour attirer à plusieurs reprises l'attention du voisinage, intrigué par certaines odeurs pestilentielles s'échappant de la cheminée à des périodes où le chauffage intensif n'était pas indispensable. Toutefois, comme Henri Landru était assez discret dans l'accomplissement de ses crimes, ces faits restèrent dans l'ombre, tant que n'éclata pas l'affaire. A la suite de plaintes concordantes émanant de proches des disparues, nous avons localisé l'individu et l'inspecteur Jules Belin, aidé de deux autres inspecteurs (je conduisais la Panhard Levassor), ont interpellé à 6 heures du matin, le 12 avril 1919, ce personnage diabolique.

- A l'époque, vous pensiez à première vue, avoir affaire à une banale escroquerie et d'abus de confiance, fait remarquer Hugues.

- Bien sûr, nous n'avions pas encore assez d'éléments et de preuves...

Fantine surgit de la cuisine avec un gâteau d'anniversaire et les bougies allumées, alors que Julien s'efforce d'ouvrir une bouteille de champagne.

- Maintenant, parlons de nos projets à tous et oublions cet individu, nous allons en entendre parler lors de son procès », ajoute son épouse.

*

Nous sommes le 7 novembre 1921, et le procès s'ouvre devant la cour d'Assises de la Seine-et-Oise, siégeant à Versailles. Le Tout Paris est là, Rudyard Kipling, l'ambassadeur de Chine, et d'autres, comme Mistinguett et Colette. Les places d'audience se vendent au marché noir.

Hugues est présent pour Le Figaro, en compagnie de confrères. Eric et d'autres policiers sont dans le public, attentifs aux mouvements et réactions des spectateurs.

Etrange procès où le burlesque accusé s'échine à se perdre tout en affirmant son innocence. Il fait des bons mots, de l'humour, à l'aise dans cette guerre du verbe. Il a contre lui des objets terribles : ces pièces à conviction, ces objets inanimés dans la salle d'audience pour comprendre l'effet que la cuisinière et la boîte de cendres peuvent produire sur les jurés. Ceux-ci ne voient que les petits carnets, l'urne funéraire...

Lors des perquisitions à Vernouillet, puis à Gambais, la police découvre des débris d'os calcinés, des agrafes, des épingles, des morceaux de corsets, des boutons en partie brûlés. Des achats de scies à métaux, de scies à bûches et beaucoup de charbon sont comptabilisés sur un carnet.

Toujours sûr de lui, Landru s'agite dans son box. On voit sa barbe aller et venir tandis qu'il lève la tête pour regarder le Président Gilbert à travers ses lorgnons ou qu'il baisse le menton pour compulsurer ses notes. Son sang-froid est inouï. Lorsque la sœur de Mme Cuchet, entendue comme témoin, le traite d'assassin, il répond avec calme :

« *Montrez-moi le cadavre, chère madame !* »,

Et lorsque l'avocat général Godefroy affirme :

« *On estime à 283 le nombre de fiancées successives de Landru* » ;

Il répond : « *Et je n'en aurais tué que dix, s'écrie-t-il ! Comme on a été indulgent pour moi !* »

D'autres réparties jaillissent :

« *Vous parlez toujours de ma tête, Monsieur l'avocat général. Je regrette de n'en avoir pas plusieurs à vous offrir.* »

« *Moi ? J'ai fait disparaître quelqu'un ? Eh bien ça alors ! Si vous croyez ce que racontent les journaux !* »

Alors que l'accusé vient de déclencher l'hilarité du public par une nouvelle répartie, le président menace :

« *Si les rires continuent, je vais demander à chacun de rentrer chez soi !*

Landru réplique : « *Pour mon compte, monsieur le Président, ce n'est pas de refus !* »

Devant l'accumulation d'indices concordants, Landru est accusé de l'assassinat de dix femmes et d'un petit garçon qui accompagnait l'une des victimes, Jeanne Cuchet.

La passion du public est extrême ; Henri Landru nie être l'auteur de ces crimes, concédant toutefois avoir volé et escroqué ses supposées victimes.

Il fait preuve à diverses reprises d'une éloquence souvent provocante devant la cour, allant par exemple jusqu'à s'exclamer : « *Montrez-moi les cadavres !* ».

La cuisinière dans laquelle il a fait brûler ses victimes est même transportée dans la salle d'audience, tandis que des fouilles méticuleuses dans le jardin de la maison de Gambais mettent au jour des fragments d'ossements humains mal consumés et plusieurs dents.

Les preuves matérielles ne sont pas importantes, mais la conviction des jurés est certainement influencée par la vue d'un carnet appartenant à l'accusé, sur lequel il a méticuleusement noté de sa main les frais de voyage de chacune des personnes disparues, mais aucune ligne de laisse prévoir l'existence de voyages de retour, ce pour quoi il ne trouve aucune explication convaincante.

Son avocat, Maître de Moro-Giafferi, défend avec acharnement son client, mais, face à une série de témoignages accablants et un faisceau de présomptions

convaincantes, ne peut lui éviter d'être condamné à mort le 30 novembre 1921. Le recours en grâce déposé devant Alexandre Millerand, président de la République, est rejeté le 24 février 1922, entraînant l'exécution publique de la sentence le lendemain, à l'aube, dans la cour de la prison de Versailles, où avaient été dressés l'échafaud et la guillotine.

Des rumeurs affirment qu'une scène mémorable eut lieu pendant le procès. L'avocat de Landru lança quelques mots : « *Une des victimes a été retrouvée et vient se présenter au tribunal.* »

Tout le monde tourna alors la tête vers la porte, et l'avocat, après avoir laissé planer le suspense, annonça l'inexactitude de cette affirmation en soulignant le fait que tous avaient eu un doute pour mettre en évidence le peu de preuves contre Landru et l'absence de cadavre retrouvé. Néanmoins, l'avocat de l'accusation aurait alors surenchéri, en faisant remarquer que Landru, lui, n'avait pas tourné la tête vers la porte, ce qui aurait influencé le jugement.



L'arrivée au tribunal.



Le procès à la cour d'assises de Versailles.

*

Le 1^{er} février 1921, après sa campagne polonaise, le capitaine de Gaulle regagne la France et est nommé professeur d'histoire à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr. Auparavant, le 13 janvier, le ministre de la Guerre lui a décerné une citation pour sa conduite en Pologne.

Il épouse Yvonne Vendroux le 6 avril ; le 7 avril, le mariage religieux est célébré à Notre-dame de Calais par l'abbé Occre, archiprêtre.

Le jeune couple s'installe à Paris dans un pavillon, au 99, boulevard de Grenelle, qu'il quittera peu après pour le 14, square Desaix.

Le 19 novembre 1921, le capitaine est décoré du *Virtuti Militari* polonais.

Philippe, leur premier enfant, naît à Paris le 28 décembre. Différents stages sont effectués durant l'année 1922, à Satory, au Bourget, à Trèves, puis le capitaine Charles de Gaulle entre à l'École supérieure de Guerre le 3 novembre.

À la fin des années 20, la relation Pétain-de Gaulle n'est pas sans ambiguïté. Pétain aime de Gaulle à sa façon, de celle des pères qui ne veulent pas que leur fils grandisse hors de leur soleil. Celui-ci conserve de l'admiration pour le grand chef, surtout pour son réalisme, son refus des dogmes. Il reste impressionné par la dimension du personnage qui a réalisé les rêves qu'il porte lui-même. Mais son esprit lucide et aiguisé est plus fort que le sentiment filial de dévotion. Il a vu les premières failles apparaître dans la stature du Commandeur en vivant au quotidien avec Pétain au sein de son cabinet. En même temps, il sait que sans lui il est voué à rester un modeste commandant *ad vitam aeternam*.

La rupture va se faire en un double point qui concentre chez ces deux monstres d'orgueil le maximum d'explosif : la paternité littéraire et la vision de la guerre de demain. Petit à petit, de Gaulle tend la corde du tuteur. Il s'affranchit pas à pas, il se met à son compte...

S'il admet le rôle historique des fortifications permanentes, le projet de la ligne Maginot étant prêt, il en mesure les inconvénients et les faiblesses pour les armées de son temps : « - *Edifier notre couverture uniquement sur la résistance d'ouvrages tenus par des novices serait une absurdité.* »

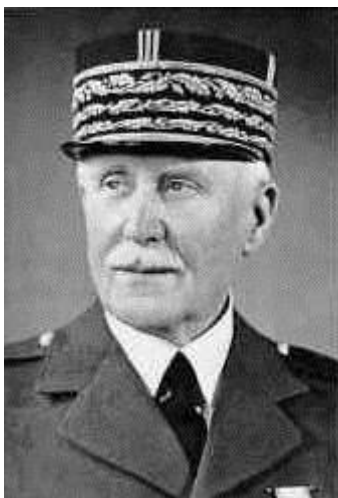
En effet, une ligne de défense continue implique des garnisons nombreuses, donc dispersées, qui risquent de céder devant un adversaire déterminé et équipé de matériels

modernes. Or, le retrait de Rhénanie des forces françaises d'occupation rend de nouveau crucial le problème de la couverture, tandis que le service militaire d'un an adopté en 1928 a réduit les effectifs de l'armée.

*



Charles de Gaulle



Philippe Pétain

DEUXIEME PARTIE

L'ESCALADE et LA MENACE

CHAPITRE III

LA NUIT DES LONGS COUTEAUX

Il est 22 h 30. Des messages arrivent de Berlin et Munich, faisant état de la nervosité des SA, de préparatifs guerriers. Brusquement le Führer se lève.

Goebbels aperçoit alors, arrivant d'un pas rapide un SS qu'il connaît bien : c'est le Gruppenführer SS Sepp Dietrich, un homme de taille moyenne, à la mâchoire carrée et puissante, aux dents éclatantes qu'il montre souvent dans un sourire large, inquiétant même à cause précisément de ces dents bien plantées, blanches, serrées comme celles d'un fauve. Sur son uniforme noir brillent les feuilles de chêne dorées de son grade.

Sa présence prouve que Hitler avance dans la décision et qu'il se donne les moyens d'agir.

Car Sepp Dietrich est un exécutant fidèle qui vit quotidiennement dans l'entourage de Hitler. Il commande sa garde personnelle : une unité SS qui ne compte pas plus de 200 hommes mais tous choisis avec soin.

Les hommes retenus sont d'une fidélité absolue au Führer, possédant de solides qualités militaires : il faut être tireur d'élite et aussi athlète accompli pour être recruté après de nombreuses épreuves de sélection. Cette garde doit veiller sur la vie d'Hitler qui vit dans la hantise de l'attentat. A chacune de ses apparitions en public, 120 hommes de sa garde sont disposés autour de lui en trois cordons de sécurité.

Dietrich salue le chancelier du Reich. Celui-ci donne un ordre bref : « Vous allez prendre l'avion pour Munich. Dès que vous serez sur place, appelez-moi, ici, à Godesberg, par téléphone. »

Seep Dietrich salue, claqué des talons et s'éloigne.

*

A Paris, Hugues et Helen sont inquiets pour leur ami Hubert. Après une correspondance en mars, ils n'ont plus de nouvelles.

Par téléphone, début juin, Hugues révèle une situation très tendue et leur déconseille de venir lui rendre visite, simplement d'attendre l'automne...

En effet, les dépêches de plusieurs villes allemandes révèlent une tension politique entre les différents protagonistes, proches du pouvoir.

*

A Godesberg, il est 23 heures. La fanfare du RAD attaque une nouvelle marche militaire, Brückner et Dietrich s'approchent de Hitler.

Ils lui tendent un message qui est arrivé de Berlin à Hangelar par voie aérienne ; la fanfare n'a pas permis d'entendre le moteur de la voiture qui vient de l'apporter. Le message est de Göring.

Hitler le lit, puis le tend à Goebbels. Le texte est court : Göring a appris, il y a quelques heures que le docteur Sauerbruch, l'un des plus célèbres médecins berlinois, vient d'être appelé au chevet du président von Hindenburg, dans sa propriété de Neudeck.

Hitler ne commente pas le message, il le pose sur la table, le lissant du bout des doigts, puis regarde devant lui, immobile, la joue et la paupière parfois agitées d'un tic nerveux qu'il ne peut réprimer dans les périodes de grande tension.

Comme lui, Goebbels se tait. Peut-être est-ce l'instant attendu depuis des mois, celui où Hitler va devoir une nouvelle fois saisir la chance, celui qui verra s'écrouler la statue de bronze de Hindenburg frappée par la mort.

Dans le hall de l'hôtel, Adolf Hitler vient prendre lui-même une communication en provenance de Berlin. Le Reichsfürer SS Himmler a demandé à parler directement au Führer en personne : il téléphone du siège de la Gestapo. Hitler, au fur et à mesure qu'il écoute son interlocuteur, paraît ne plus maîtriser sa nervosité.

Il répond par monosyllabes, puis il laisse presque tomber l'appareil, se mettant à parler fort, le regard tout à coup brillant.

Il prend Goebbels à témoin, mêlant son récit d'injures. Il est environ minuit et demi. Himmler lui apprend, explique-t-il, que l'état-major de la SA de Berlin a ordonné une alerte générale pour aujourd'hui samedi à 16 heures.

A 17 heures, les SA doivent occuper les bâtiments gouvernementaux : « *C'est le putsch* », lance Hitler et il répète plusieurs fois les mots « *le putsch* », « *le putsch* ». Il crie de nouvelles injures.

« *Ernst*, dit-il, *n'est pas parti pour Wiessee comme il le devait* ».

Hitler est de plus en plus nerveux ; sur son visage se lisent la violence et l'inquiétude. A aucun moment, il ne paraît douter de la réalité des informations transmises par Himmler. Goebbels qui est arrivé tard de Berlin hier soir, sait pourtant

que le Gruppenführer Karl Ernst a quitté la capitale pour Brême afin d'y prendre un paquebot à destination de Ténérife et de Madère où il doit séjourner pour son voyage de noces. Mais Goebbels ne dément pas Himmler.

De courtes minutes passent puis, avant qu'il ne soit 1 heure du matin, le téléphone fonctionne à nouveau. Pour la deuxième fois, Hitler prend la communication. Adolf Wagner, Gauleiter et ministre de l'Intérieur bavarois, téléphone de son ministère.

A Munich, dit-il, la Sturmabteilung est descendue dans la rue ; des slogans hostiles au Führer et à la Reichswehr ont été poussés. Les SA bavarois ont donc les mêmes consignes que ceux de Munich.

« *Tout est coordonné* » s'écrie Hitler. Autour de lui, on se rassemble. Le Führer injurie les chefs SA, les traitant de « *vermines et de traîtres* ».

La fureur éclate ; Goebbels approuve. Hitler parle de châtement. Il marche fébrilement.

Il est près de 1 heure du matin, ce samedi 30 juin. Brusquement, Hitler s'écrie : « *Tout le monde à Munich, tout de suite, puis de là, en avant, à Bad Wiessee.* »

Après tant d'heures incertaines, voici venu le moment du choix. Hitler a tranché.

Son verdict vient de tomber et le piège mûrement préparé par tant d'hommes aux intérêts et aux buts différents, se referme sur les SA.

Pendant que Brückner et les serveurs de l'hôtel portent les manteaux et les serviettes noires vers les voitures, Hitler parle, paraissant ne pas pouvoir cesser.

C'est qu'il y a toutes les années depuis qu'il a rencontré Röhm, les mois depuis la prise du pouvoir, et surtout ce mois de juin qui meurt en ce jour qui commence, ce jour qui n'a qu'une heure. Car chaque heure de ce mois, chaque jour a poussé une pièce, comme si dans cette partie commencée depuis des mois, qui avait connu tant de retournements, le mouvement sur l'échiquier allemand était désormais inéluctable.

*

A l'aéroport de Bonn-Handlar, il est 1 h 50. La brise s'est levée, douce et régulière, venant du Rhin et poussant vers les hauteurs la brume humide.

Autour de l'avion, les personnalités nazies se sont rassemblées. Goebbels serre des mains.

Hitler, soucieux, fait de brefs et mécaniques saluts nazis, puis il monte l'étroite échelle de fer ; Goebbels, qui semble soulever avec peine sa jambe raide, grimpe à son tour ; Brückner disparaît le dernier dans l'avion.

De la tour de contrôle éclairée, un signal lumineux confirme l'indication radio : le pilote lance les moteurs les uns après les autres et leur vrombissement aigre d'abord, puis régulier, résonne, répercuté au loin par les hauteurs. L'appareil commence à rouler lentement, cahotant, prenant la piste qui se dirige vers le Rhin, affrontant la brise de face, accélérant, arrachant d'abord son empennage du sol, puis augmentant encore sa vitesse et décollant enfin aux limites est du terrain.

De la tour de contrôle au pied de laquelle quelques officiels se sont rassemblés, bientôt, on n'aperçoit plus que les feux de position rouges et verts qui clignotent dans la nuit qui semble déjà, vers l'est, devenue moins noire et plus grise.

Alors que les chefs nazis qui ont accompagné le Führer se dirigent vers les voitures, l'avion prend en enfilade la vallée du Rhin, puis amorce une courbe vers le sud-est, vers Munich.

Très vite, l'avion a laissé à sa droite la ville de Bonn, signalée par le pointillé des lampadaires.

Cela fait environ une demi-heure que l'appareil a quitté Bonn-Handlar ; le ciel est clair. Le bruit des moteurs dans le Junkers rend difficile toute conversation.

Il faut crier pour se faire entendre et Goebbels s'y essaie, parlant avec Lutze. Hitler est dans la cabine aux côtés du pilote ; il est penché en avant, le regard fixé vers l'obscurité infinie, gardant le silence.

De temps en temps, le pilote lui donne une indication, montrant du doigt le damier irrégulier dessiné par les lumières clignotantes.

On a ainsi aperçu Ems, Nassau, laissées sur la droite ; l'avion a pris de la hauteur et maintenant il survole la ligne de crête du Feldberg.

Légèrement à droite, on distingue, scintillant faiblement, le confluent du Main et du Rhin, puis Wiesbaden et Mayence entourées d'un halo lumineux. Le ciel est clair : le pilote signale au Führer qu'il va obliquer plus nettement vers le sud-est, gagner directement Munich.

Il est 2 h 30. Tout le monde dort dans la pension Hanselbauer au bord du Tegernsee. Dans l'une des petites chambres, Edmund Heines a passé son bras autour de l'épaule d'un jeune SA et l'attire contre lui, lui demandant de rester avec lui, de ne pas rejoindre les autres, de prolonger les gestes amoureux par cette promiscuité du soleil commun,

côte à côte. Il aura bien le temps, au petit matin de quitter discrètement la chambre.

Le jeune SA somnole, s'endort.

A Kaufering, les ordres claquent. Les SS de la Leibstandarte dans le bruit des bottes qui frappent le sol, exécutent mécaniquement les gestes de la mise en rang : ils redeviennent à nouveau un seul groupe, chacun d'eux lié à son voisin, pièce d'une machine efficace, exécutants sélectionnés et dressés.

Sepp Dietrich vient d'arriver. Il parle d'une voix gutturale : *« Obéir, les traîtres doivent être mis hors d'état de nuire, quelles que soient leurs fonctions, leur passé. L'état-major SA est un nid de traîtres, de débauchés, nous de la SS Leibstandarte, nous allons nettoyer ce bourbier, défendre l'honneur de l'Allemagne et protéger le Führer. Heil Hitler ! »*

Dans la nuit, les cris achèvent de souder les hommes les uns aux autres.

Les camions s'avancent, les deux compagnies de SS s'installent en silence.

Entouré des officiers, les mains derrière le dos, les jambes écartées, un sourire de satisfaction sur les lèvres, Sepp Dietrich surveille la scène.

Il connaît la direction du convoi : pension Hanselbauer, Bad Wiessee, sur les bords du Tegernsee.

Samedi 30 juin, 3 h 30. Le pilote se penche vers le Führer et lui montre à gauche de l'appareil la ville d'Augsbourg dont on distingue avec précision le dessin des rues brusquement coupées par la nuit, quand cessent les quartiers éclairés. Le

temps de situer les points lumineux et c'est déjà la plaque sombre du sol enfoui dans la nuit qui recommence. Dans le Junkers du chancelier, les conversations qui s'étaient interrompues depuis un long moment recommencent. La radio vient d'annoncer que l'avion était pris en charge par le contrôle de Munich.

Encore vingt-cinq minutes : le dernier et bref répit avant d'être plongé dans l'action, de voir sur la piste, des hommes qui attendent les ordres.

Ce vol au-dessus de l'Allemagne, ce vol qui dure depuis près de deux heures a été comme un long recueillement dans le bruit des moteurs qu'on oublie...

Hitler s'est encore tassé davantage dans son siège de la cabine de pilotage. A chaque minute qui passe, le jour gagne rapidement comme si, symboliquement, la longue hésitation des semaines et des mois prenait fin avec la nuit, se dissipait avec elle.

Dans quelques minutes, ce sera Munich, les SA, les SS : des hommes vivants, avec leurs visages et leurs muscles, leurs instants de violences, leur peur, et ce sera aussi l'engrenage des hasards, l'imprévisible toujours au cœur d'un événement.

Il fait presque jour. Il est 3 h 55.

Hitler se remémore les heures du vendredi. Rien n'était encore tranché ; puis la journée s'est déroulée, les *Sieg Heil*, des jeunes gens enthousiastes, la route vers Bad Godesberg, le Rhin et ses odeurs douces, les burgs en ruine qu'on aperçoit depuis la terrasse de l'hôtel Dreesen, l'arrivée de Gobbels et de Viktor Lutze, les coups de téléphone de

Himmler, de Wagner, la décision prise et cette route encore vers l'aérodrome, le Junkers, et ce vol vers Munich...

Le ciel est blanchâtre, couleur de plâtre et de ciment. L'appareil amorce sa descente : on aperçoit les balisages de la piste, bleus et rouges, et devant la tour de contrôle, trois voitures noires et un groupe de personnes.

Le Junkers fait un premier passage, puis prenant la piste par le nord, se pose à son extrémité, réservant une longue course pour rouler lentement vers l'aire d'arrivée, à quelques dizaines de mètres des voitures.

L'appareil s'est immobilisé sur la piste.

On aperçoit, par les hublots, des hommes en uniforme SS qui s'avancent. C'est le Führer qui paraît le premier à la porte de l'avion ; il descend rapidement l'échelle métallique, puis il se met à marcher vers les voitures ; les membres du Parti, les chefs SS qui l'attendent ont peine à le suivre : il fait de grandes enjambées nerveuses, le chapeau à la main, le bras rageusement secoué.

Il n'a salué personne. Gobbels tente de le rejoindre de sa démarche maladroite.

Deux véhicules blindés ont été placés par le général commandant la région militaire de Munich, pour protéger le Führer ; un camion militaire stationne aussi.

Les soldats, le fusil serré entre les genoux, casqués, attendent depuis plus d'une heure.

Le camion et les véhicules blindés doivent suivre le cortège officiel et en assurer la couverture militaire.

Hitler écoute le rapport des deux officiers de la Reichswehr, puis il répond ; la voix est sourde, les mots se bousculent : il ne veut pas de couverture militaire, remerciant la Reichswehr

mais elle doit rester étrangère à cette action, ne pas se mêler de cela et d'un geste de la main, il appuie sa volonté et conclut : « *Avertissez immédiatement le général Adam* ». Celui-ci commande la région de Munich.

Hitler donne quelques ordres brefs : la police politique bavaroise, la fameuse BayPoPo, mise au point par Heydrich et Himmler, doit entrer en action, arrêter les chefs SA, surveiller avec les SS la gare de Munich où vont arriver les invités de Röhm et de lui-même, et les empêcher de se rendre à Bad Wiessee.

Il n'est pas encore 5 heures. Les voitures qui conduisent le Führer, Goebbels, Lutze, Otto Dietrich, Schaub et Wagner, s'arrêtent devant le ministère de l'Intérieur. Hitler une fois encore, descend le premier : il bondit presque.

Maintenant que la partie est engagée, il sait qu'il faut jouer vite, abattre ses cartes sans laisser de répit à l'adversaire, abattre des hommes.

Des SS sont là, devant le ministère, Emil Maurice avec son visage de boxeur marqué par les coups, Buch, Esser, les hommes fidèles prévenus de l'arrivée du Führer et qui attendent parfois depuis des années l'occasion de régler leurs comptes à d'anciens camarades.

D'autres SS arrivent par petits groupes. Hitler pénètre dans le ministère, Brückner est derrière lui, le visage fermé, les yeux soupçonneux. Les couloirs sont sombres, mal éclairés ; des ordres retentissent, des hommes courent, le bâtiment s'anime. Au deuxième étage, dans l'antichambre du bureau de Wagner, l'Obergruppenführer SA Schneidhuber, attend en somnolant. Quand il aperçoit le Führer, il esquisse un salut, mais Hitler est sur lui, les mains ouvertes comme pour

l'agripper. Schneidhuber recule. Hitler crie : « *Qu'on l'enferme !* »

Son visage est agité de tics, il hurle alors qu'on entraîne déjà le chef SA vers la prison de Munich-Stadelheim.

« *Ce sont des traîtres* » crie encore Hitler.

Tout le monde se tait.

Goebbels dresse avec Wagner, sur un coin du bureau, la liste d'hommes à arrêter.

Il n'est pas encore 5 heures.

Wagner lui-même téléphone. L'ordre est précis : Schmid doit se rendre immédiatement au ministère où le Führer l'attend. Celui-ci s'approche de la fenêtre : dehors, la ville est calme, déserte.

Quelques instants plus tard, Schmid entre dans le bureau. Hitler s'avance au-devant de lui et, avant que le Gruppenführer ait pu parler, le Führer se précipite, lui arrache les galons. « *Vous êtes arrêté. Traître, vous serez fusillé !* »

La stupéfaction se lit sur le visage de Schmid.

Les témoins ont des sourires figés où se mêlent la joie d'être avec ceux qui l'emportent et aussi la peur.

Maintenant, on ne peut plus sortir de la Maison Brune. Quelques SA qui voulaient rentrer chez eux, ont été refoulés fermement, sans violences mais sans explications.

La seule réponse des sentinelles armées a été : « *Ordre du Führer* ».

Dans les vastes salles au plafond bas, enfumées, on réveille ceux qui dorment ; les conversations s'animent, on ouvre les fenêtres. Le ciel a bleui au-dessus de Munich, il n'est pas loin de 6 heures.

Des garçons de magasins relèvent leurs rideaux de fer.

Les SA, le corps penché au-dessus des rambardes, aperçoivent les camions de la police et des SS : la Maison Brune est encerclée.

Des SS se rassemblent, des groupes de deux ou trois, accompagnés d'hommes de la BayPoPo s'engouffrent dans des voitures qui démarrent rapidement.

Un peu avant 6 heures, le jour est levé : Adolf Hitler sort du ministère de l'Intérieur, Goebbels est derrière lui, souriant nerveusement. Le Führer hésite, puis monte dans sa voiture, à côté du chauffeur.

Des SS réquisitionnent des taxis, d'autres s'installent dans les dernières voitures officielles.

Wagner reste au haut des marches, les bras croisés : sa mission est de demeurer à Munich pour contrôler la situation, prévenir toute action des SA, et emprisonner ceux qui sont restés à la Maison Brune.

Quelques minutes plus tard, le convoi s'ébranle.

Les quartiers du centre commencent à s'animer, les camions de la voirie circulent, des concierges balaient devant les portes ; des laveurs de carreaux, leurs éponges au bout d'une perche, nettoient les vitrines, Brienner Strasse.

Les voitures roulent vite, sur la large avenue Thal, puis les ponts franchis, prennent la longue ligne droite de la Rosenheimer Strasse, et vers le sud, à une soixantaine de kilomètres, il y a, au bord du Tegernsee, la pension Hanselbauer où dorment Röhm et ses camarades...

Il va être 6 heures. A Berlin, dans l'appartement de Tschirschky, le téléphone sonne.

Le secrétaire du vice-chancelier von Papen décroche au bout de quelques instants, demande qui est à l'appareil : un déclic. A l'autre bout de la ligne, on a raccroché sans répondre, comme si on voulait seulement s'assurer que Tschirschky était bien à son domicile.

Après trente kilomètres parcourus dans la forêt, toute noire, les arbres tendus, pressés contre les autres, la route est étroite, les arbres au-dessus d'elle se rejoignent, voûte basse et irrégulière : parfois, les branches frappent les voitures.

Au bout, il y a le lac ; le chauffeur a ralenti : la route longe la rive occidentale.

Voici les premières maisons de Bad Wiessee, la forêt s'est écartée, refoulée plus haut, au-delà des pâturages.

Un camion, portant des SS de la Leibstandarte *Adolf-Hitler* et leur chef Sepp Dietrich, attend au dernier tournant ; la colonne des voitures ne s'arrête pas : maintenant chaque seconde compte.

Devant la pension Hanselbauer, avant même que les voitures ne soient immobilisées, les hommes bondissent, puis courent, le révolver au poing vers le bâtiment dont les volets sont clos.

L'herbe et la mousse étouffent leurs pas ; ils encerclent la grosse bâtisse blanche, des officiers SS commandent par gestes la manœuvre.

Hitler est devant la porte principale, entouré de plusieurs hommes, Brückner est près de lui avec Emil Maurice, tous deux sont armés.

Brusquement, l'action se déchaîne : d'un coup de pied, la porte est ouverte, retentissent des cris gutturaux, les portes

claquent, les femmes de service bousculées et repoussées dans l'entrée.

Goebbels racontera plus tard : *« Sans rencontrer de résistance, nous pouvons pénétrer dans la maison et surprendre la bande de conjurés encore plongée dans le sommeil et les mettre immédiatement en état d'arrestation. »*

C'est le Führer lui-même qui procède aux arrestations. Dans la pension, tout le monde dort.

Brutalement, les portes sont ouvertes, certaines sont défoncées, les SS hurlent, le revolver au poing, courant dans les couloirs.

Dans cette demi-obscurité, des hommes ensommeillés, hébétés, menacés de mort, avancent sous les coups et les cris. Dans l'un des premières chambres, le comte Spreiti, Standarttenführer de Munich, n'a pas le temps de se lever : on l'arrache du lit à demi nu, on le pousse dans le couloir sous les insultes.

Plus loin, Edmund Heines est surpris avec le jeune SA qu'il a gardé contre lui toute la nuit, dans son lit. Goebbels dira : *« C'est une de ces scènes dégoûtantes qui vous donnent envie de vomir. »*

Heines insulté, arrêté, menacé d'être abattu immédiatement, tente de résister. Brückner l'étend de plusieurs coups de poing.

Heines à demi assommé ne comprend pas et crie à Lutze : *« Je n'ai rien fait, vous le savez bien, aidez-moi, je n'ai rien fait. »* Lutze se contente de répéter : *« Je ne peux rien. »*

Dehors, dans le couloir, brusquement, le silence s'est fait. Hitler et de nombreux SS sont rassemblés devant une porte : c'est la chambre de Röhm. Le Führer est là, le revolver au poing ; derrière cette mince paroi de bois, il y a son

camarade, le temps passé, tout un versant de sa vie qui va s'abolir.

Un policier frappe à la porte, puis le Führer lui-même se met à heurter et quand Röhm questionne, c'est lui qui répond, se nommant.

Le chef d'état-major de la SA ouvre et Hitler se précipite : il insulte, il crie à la trahison, il menace, crie à nouveau à la trahison. Röhm est torse nu, son visage est rouge, gonflé par la nuit écourtée ; on distingue sur ses muscles adipeux la trace des cicatrices.

Il se tait d'abord, puis mal réveillé, comprenant lentement, commence à protester.

Hitler hurle, déclare qu'on lui manque de respect, et annonce qu'il met Röhm en état d'arrestation, puis court vers d'autres chambres...

Dans une autre chambre on s'empare de Julius Uhl, le Standartenführer. Hitler apprendra plus tard que celui-ci était prêt à exécuter un ordre pareil sur sa personne.

Les prisonniers sont, au fur et à mesure, poussés vers la cave, placés sous bonne garde. Hitler et ses chefs ressortent dans le jardin.

Goebbels rit et les autres parlent fort. Hitler est entouré, mais il ne parle pas.

Il a joué et gagné, mais il sait qu'une partie n'est gagnée que lorsqu'elle est finie, que les adversaires sont morts.

Brusquement, un bruit de moteur.

C'est la garde personnelle de Röhm qui arrive de Munich. Le Führer lui ordonne de faire demi-tour.

Tout peut basculer, Hitler fait quelques pas. Il est entre ces hommes armés, seul à vouloir, seul à pouvoir.

Les officiers SA le saluent ; il commence à parler : « *Je suis le chef responsable, votre Führer, vous devez retourner à Munich et attendre mes ordres.* »

Les officiers SA se consultent du regard, puis remontent dans le camion avec leurs hommes et le véhicule démarre lentement, passant le portail.

Pendant quelques minutes, on entend encore le bruit du moteur, puis c'est à nouveau le silence, la paix.

Quelques ordres sont donnés ; des hommes – Uhl, Sprei, Röhm, leurs camarades – sont poussés vers les voitures, les portières claquent, le camion chargé des SS se range en queue de convoi.

Le Führer est dans la première voiture, il a repris sa place à côté du chauffeur et c'est lui qui donne le signal du départ.

*

TROISIEME PARTIE

LES GRANDES MANOEUVRES

CHAPITRE III

LE DEPLOIEMENT ALLEMAND

(...)

Depuis le 21 août, l'aviation de chasse française est placée en état d'alerte générale. Sur toutes les bases, les vols sont pratiquement arrêtés mais les exercices de mobilisation se sont multipliés.

Rémi de Couesnon et tous les militaires de la base aérienne de Suippes, attendent les dernières nouvelles en provenance de Paris. Les pilotes s'interrogent sur ce que donnera leur confrontation avec les Allemands.

Il est évident que la suprématie aérienne jouera un rôle primordial dans le conflit : la campagne de Pologne et les résultats de l'aviation allemande engagée dans la guerre civile d'Espagne, sous le nom de Légion Condor, le prouvent.

Rémi termine sa lettre pour les parents :

« ... les Curtiss P. 36, achetés aux américains cette année sont de bons appareils, maniables, virant dans un mouchoir de poche. Le moteur de 1100 CV permet de voler à 480 km/h ; mais l'armement est faible, 4 mitrailleuses de seulement 7,7 mm et il ne dispose pas de canon.

Depuis les Spad et autres Fokker de la guerre 14/18, les avions ont évolué : le cockpit est fermé, le train d'atterrissage rentrant, la radio permet de parler avec le sol

et avec les autres pilotes ; nous avons le parachute pour abandonner l'avion en cas de coup dur.

Nous avons également les Morane et les Bloch. Il paraît que nous recevrons des Dewoitine 520 dans quelques mois ; ils sont dotés d'un moteur de 1000 CV, et atteignent 530 km/h. L'armement est solide : un canon de 23 mm et quatre mitrailleuses. De surcroît, ils possèdent des réservoirs auto-étanches, un pare-brise à l'épreuve des balles et un siège blindé. Vivement l'an prochain pour cette réception...

Je pense à vous et vous embrasse tous les trois.

Votre fils et aviateur Rémi. »

*

Chez AlterPublishing SAS, édition équitable alternative à l'édition traditionnelle, nous faisons pleinement confiance à nos internautes et à nos lecteurs. Nous attendons donc d'eux que le téléchargement soit, conformément à la législation, utilisé uniquement à titre personnel. Nous avons volontairement exclu toute protection ayant pour but d'empêcher la transmission de nos livres numériques à d'autres lecteurs que nos acheteurs directs ; nous préférons utiliser ce budget lourd et récurrent à des fins plus utiles à tous. Les fichiers numériques commandés, leur contenu, ainsi que tous les éléments reproduits sur le site de téléchargement d'œuvres numériques au titre de ce service (notamment textes, commentaires, illustrations et documents iconographiques) sont protégés par le Code de la Propriété Intellectuelle en France et par les législations étrangères régissant les droits d'auteur et droits voisins, le droit des marques, le droit des dessins et modèles, le droit des brevets. À ce titre, les œuvres de l'esprit, qui sont ainsi présentées et proposées pour le téléchargement et la lecture sont uniquement destinées à un usage strictement personnel, privé et gratuit. Toute reproduction, adaptation ou représentation sous quelque forme et par quelque moyen que ce soit, et notamment la revente, l'échange, le louage ou le transfert à un tiers, sont absolument interdits. Toute utilisation hors de ce cadre serait assimilable à un acte de contrefaçon, qui vous expose à des poursuites judiciaires, civiles ou pénales dans le cadre des dispositifs législatifs et réglementaires en vigueur. Nous comptons donc sur votre éthique qui nous permet de garantir les prix de vente les plus bas du marché et la rémunération des auteurs la plus attractive, maintenant et à l'avenir.